

Renaud Peccoux

Du sang dans les pierres



Les Editions La Gauloise

Renaud Peccoux

DU SANG DANS LES PIERRES

Roman

Les Éditions La Gauloise
Série La Gauloise Noire

Aux Corses, les vrais, qui font de cette île ce qu'elle est.
Qu'on ne me fasse pas dire une once de mal d'eux.
À mes grands-parents surtout, à qui je regrette de n'avoir
pas eu le temps de rendre tout ce qu'ils m'ont donné.

1

La chaleur est écrasante et le gendarme ne sait plus où donner de la tête. Un vent lourd et organique souffle du sud et nuit à sa progression. Sa colonie a dû l'abandonner, à moins que ce ne soit l'inverse ? Il lutte contre les éléments, s'arc-boute et s'accroche où il peut. Puis le vent cesse aussitôt qu'il est apparu et la chape de plomb s'abat de nouveau. Le voilà déjà au sommet d'une brindille, ses pattes le maintiennent par miracle en équilibre. De ce sommet ondulant il domine le monde. Il scrute alentour à la recherche de ses comparses, de nourriture, d'un abri. Tiens, est-ce que les gendarmes craignent le soleil ? C'est vrai qu'on peut les voir vadrouiller à toute heure de la journée. Est-ce que la pluie les noie ? Est-ce que le vent les fait s'envoler ?

Les yeux à peine entrouverts tellement la luminosité l'insupporte, le gamin, le visage planté dans la terre, prend une bonne inspiration et souffle de nouveau, évinçant le gendarme de sa cime, l'envoyant voltiger sur le dos dix centimètres plus loin. Il ne peut réprimer un gloussement. Ça le fait rire de voir le pauvre gendarme pédaler de ses six pattes plus les antennes pour se remettre à l'endroit. Il se fiche pas mal que le gendarme considère ça comme un attentat contre sa vie. Les gendarmes ont toujours été des insectes rigolos, avec ce masque de clown tatoué

sur leur dos rouge. D'ailleurs, pourquoi gendarme ? D'habitude, les gendarmes sont habillés en bleu, non ?

Une seconde d'inattention et le gendarme a disparu. Le gamin plisse les yeux. De toute façon, il s'en fiche, ça ne l'intéressait plus de martyriser ce pauvre gendarme.

Le gamin n'a pas la force de se relever, ni de tourner la tête pour affronter le soleil de face. Il cherche à tâtons la canette, lentement, de peur de la renverser. Il n'a pas envie d'attendre demain pour boire un autre panaché. Il roule doucement sur le flanc pour boire. C'est chaud, du coup ça n'a pas le même goût et ça le fait grimacer. Encore, quand c'est frais, l'amertume passe mieux, mais là... Tant pis. Il pourra toujours balancer ça sur les chats sauvages, ou attirer une guêpe et la faire prisonnière. Les guêpes adorent le sucre (mais moins l'amertume). Sa joue le pique, il a de l'herbe collée dessus. D'un revers négligé de la main il la balaye comme il a balayé le gendarme de son souffle de demi-dieu des gendarmes. Il se demande s'il a envie de se lever finalement, de monter à la rivière ou se mettre à l'ombre. Il n'en est pas si sûr. Tous les autres doivent être là-haut et se marrer ensemble. Il pourrait descendre sur la place, à l'épicerie et s'acheter un Pif Gadget. Au pire, ça lui protégerait bien la tête du soleil. Et il lui resterait même assez pour un Mister Freeze. Mais il est trop tôt. L'épicerie n'ouvre qu'à quatre heures. Pas fous les épiciers, ils ouvrent à la fraîche, à l'heure où l'ombre de la montagne bascule sur le village. Il n'y a que lui pour traîner au dehors si tôt. C'est ce qui lui plaît en fait. Qu'il n'y ait pas un bruit, à peine des bourdonnements d'hyménoptères égarés là. On entendrait les pierres cuire. Il sait que les coups de soleil vont pleuvoir, et les reproches avec. Parce que même si on ne s'occupe pas de lui, on lui a dit mille fois qu'il faut se protéger des UV, et

la culpabilité des grands se mue souvent en reproches envers les enfants.

« *M'en bati !* » qu'il pense, alors il roule sur le dos et offre son torse au soleil.

2

On m'avait indiqué trois routes pour accéder au village. Pour moi, ça faisait beaucoup, trois routes pour une commune de cent cinquante habitants. En premier lieu, ça voulait dire deux issues de trop pour arrêter un assassin qui chercherait à s'enfuir.

On m'avait dit : ça dépend, d'où tu viens ? Du nord ou du sud ?

On m'avait dit : si tu viens du sud, prends la route du cimetière, tu t'emmerderas moins. Je venais du sud. Alors va pour la route du cimetière, me suis-je dit. Mais est-ce que c'est indiqué ? Les Corses sont comme ça. Ils vous disent les choses à moitié, comme si vous étiez censé les savoir. Pour les gens du coin, connaître la route du cimetière est aussi évident que savoir sa table de cinq, ou qui est le Président de la République actuel. Il ne vous viendrait pas à l'idée d'étaler votre culture en société en affirmant que vous savez qui est le Président de la République actuel, s'pas ? Eh bien là, c'est pareil. Prends la route du cimetière, tu t'emmerderas moins. Et c'est tout. Casanova s'est tu, comme si le sujet était clos. Alors j'ai regardé mes chaussures et j'ai opiné du menton en me convaincant que ça ne devait pas être si compliqué à trouver, la route du cimetière.

Finalement, je l'ai trouvée, cette fameuse route. Pour être tout à fait honnête, ça n'était pas voulu. J'ai raté le premier embranchement. Je venais du sud. Je venais d'Ajaccio. Je venais

de quitter Santo Pietro di Venaco (also known as Santu Petru) avec toute la puissance que me permettait le moteur de ma vieille Golf. Pendant toute la traversée de la forêt de Vizzavona, une bétailière – séculaire au bas mot – nous avait forcés, moi et une ribambelle d'autres véhicules immatriculés d'ici et d'ailleurs, à admirer le paysage à l'allure d'un randonneur du GR 20. Pas que ça me dérange plus que ça, mais talonné par la meute impatiente et vrombissante, j'avais fini par me sentir sous pression, et m'étais résigné finalement à dépasser en plein virage à gauche. Vous savez ce que c'est, ensuite, on est embrigadé malgré soi dans ce concours de testostérone, on s'enorgueillit de mener la charge, on appuie un peu sur le champignon pour tester les autres derrière et on oublie tout. Les locaux qui connaissaient la route par cœur m'ont tout de suite déposé, laissant dans mon sillage les vacanciers fraîchement débarqués de Marseille/ Toulon/ Nice/ Savone. C'est ainsi que j'ai traversé Venaco puis Santo Pietro, fier cicérone d'une cohorte de camping-cars et de berlines à remorque. Je me dois de préciser qu'il n'était pas franchement évident pour un continental, ce premier embranchement. Un peu mal foutu, même : une épingle à cheveux qui s'embranche à gauche en plein dans un virage dangereux, et que l'on voit à peine filer à travers les arbres, serpentine à flanc de colline. Le temps de décrypter le panneau indicateur corrigé sans ambages à la peinture blanche, tout en gardant sa droite pour éviter les fous qui bombent en sens inverse, et d'avertir mes demoiselles d'honneur. Mon Dieu, la Saab là-dérrière, avec sa caravane de 1970, si je stoppe en pleine montée, elle ne redémarrera plus la pauvre ! Alors voilà, on est trop engagé pour bifurquer sans amorcer un demi-tour sauvage. Je ne vais pas commencer à faire des demi-tours sauvages dès le premier jour. Donc, je me suis dit que s'il y

avait trois chemins pour accéder au village, ça n'était pas la peine de paniquer si tôt. J'avais encore deux chances, c'est pas toujours le cas en vrai. Alors je me suis concentré pour ne pas rater le second. Presque aussi mal fichu, d'ailleurs, le second. Lui aussi dans un virage. En haut du col, après une ligne droite qui s'étire, voici un sacré long coude qui rogne la falaise, où pas mal de jeunes ont dû se planter en rentrant de boîte dans la nuit du samedi au dimanche. D'ici, la vue est magnifique, dominant toute la vallée du Venacais à l'ombre massive du Cardo. Enfin, tout ceci je le suppose, parce que je n'ai pas le temps de m'y attarder : la route ressemble à présent à un circuit de formule 1 avec son bitume noir et bouillant, son marquage au sol immaculé et le vrombissement à bloc des moteurs. Cette fois-ci, le panneau est visible de loin. *Urtanu 1*. Les voitures ne connaissant ni les priorités – les immatriculations étrangères pas plus que les locales – ni les feux de circulation – et puis le problème est réglé, il n'y en a pas – vous partez au casse-pipe la peur au ventre. Un adage local dit : si les Corses conduisent mal, c'est parce qu'ils doivent se méfier des touristes qui sont encore pires. Finalement, je parviens à m'immiscer entre un monospace allemand et un 4x4 immatriculé 2B. Vous savez quoi ? C'était la route du cimetière !

Finalement, trois chemins, ça n'est pas de trop. J'ai la désagréable impression que ce village ne se rend pas facile d'accès. Il veut garder ses secrets. Il rechigne à laisser entrer quelqu'un d'extérieur qu'il soupçonnerait de venir fouiner, déranger l'ordre établi depuis des siècles, enlever l'épaisse couche de poussière qui le soustrait à la curiosité et le préserve. Trois chemins pour vous emberlificoter, jouer avec vos nerfs, se rendre insaisissable, vous emmailler jusqu'à la noyade. Perché sur sa crête ombragée, il m'attend et me jauge, me soupèse, me

calibre. Vu d'en bas, c'est impressionnant. Il s'allonge en hauteur, pointe sa tête vers la montagne derrière lui, emmitouflée dans ses nuages noirs. Le soleil est complice, je m'en rends compte tandis que doucement il glisse par-delà les montagnes hallucinées. Tout cela ne dure qu'une seconde, le temps d'un geste de courtoisie pour me donner bonne conscience, puis j'arrête de jouer au parfait petit schizophrène. Le 4x4 vire derrière moi comme pour me prendre en filature. La route du cimetière est goudronnée, mais pas assez large pour deux véhicules modernes sans qu'il faille mordre le bas-côté terreux. Comment il fera, lui, là derrière, si on devait croiser quelqu'un ? Nous roulons (il est presque devenu un compagnon de voyage, mon 4x4. Quoi ? S'aventurer au fin fond d'une montagne coupée du monde sur une île préservée et repliée sur elle-même ressemble à une émission de télé-réalité, à un rite de passage, ça crée des liens. Je me sens moins seul de savoir que si je crève sur ce bitume craquelé, j'aurai droit à un coup de main, ou au moins l'impression que quelqu'un sait où je suis) une bonne minute trente au milieu du maquis jaune, des pins, des arbustes, des épineux, des cistes, des mûriers odorants, jusqu'au cimetière. J'aime bien les cimetières. Il faudra que je vienne le visiter celui-ci. Il me paraît bien grand pour un village d'aussi peu de vivants. Une pancarte lovecraftienne indique «Boucherie Manzi 200 m ». Une minute encore et j'aperçois devant moi la place du village. Trois marches, un parvis en pierres apparentes et une église à la façade rafraîchie dans les vingt dernières années, ton crème bordé de blanc. Parfaitement méditerranéen tout ça. Une cabine téléphonique délabrée marquée au fer rouge et à la bombe de peinture jouxte la boucherie susmentionnée. Un carrefour. Ou plutôt un présage de divergences. À ma gauche, un chemin

redescend vers un ensemble de villas modernes, que j'imagine être le village de Santo Pietro, avant de se perdre dans la forêt. La route que j'ai ratée peut-être ? À ma droite, une autre route contourne une stèle (je verrai plus tard si c'est ce que je pense). Tout droit, la pente s'accroît vers le sommet du village. Les maisons se resserrent. « N'entre pas, me susurrent-elles. Il est encore temps de rejoindre la civilisation. La plage, les belles filles, les glaces à l'anis... »

La route court sur la crête et longe un interminable ensemble de façades défraîchies. D'un côté de la route, le village d'Urtano, ramassé, blotti, collé, et pourtant tout en longueur, telle une colonne vertébrale sévèrement scoliotique, l'épine dorsale et écailleuse d'une créature antédiluvienne endormie sous la montagne. Je devine un sentier piéton parallèle de l'autre côté des maisons. À ma droite, des terrains sauvages deux mètres en dessous du niveau de la route où ronces, orties et... vous savez, cette plante... je ne connais ni son nom vernaculaire, ni le scientifique - elle ressemble à la menthe, et ses feuilles collantes nous servaient de médailles qu'on arborait fièrement sur la poitrine quand nous étions gamins, tous les gars de la campagne savent de quoi je parle - jouent des coudes à l'ombre vigilante des chênes vénérables. La route est à peine plus large que ma Golf. Attention, chers concitoyens du continent et autres touristes époustoufflés par la majesté du décor, l'usage de l'avertisseur est un réflexe qu'il vaut mieux avoir en Corse. Pour vous bien sûr, pas pour les autres. Je vois la maison rococo. « À la maison rococo, tu verras, il y a un sentier qui monte en face. Tu le prendras ». Diane, faites-moi penser à demander si le mauvais goût était à la mode en Corse au siècle dernier.

Effectivement il y a un sentier qui rebique telle une épingle à cheveux presque parallèle à la route, mais je ne peux pas tourner, trop étroit. Je risque de planter ma voiture sur la terrasse en contrebas en manœuvrant. Soit je cherche à faire demi-tour un peu plus haut, soit j'enclenche la marche arrière. Le capot surdimensionné du 4x4 qui me colle au train m'incite à opter pour le second choix. Ne pas se laisser intimider. Je pars déjà handicapé avec ma plaque d'immatriculation parisienne. Je lui fais un signe de la main pour le remercier d'avoir attendu. Il ne me regarde même pas. La seule chose que je distingue à travers le pare-brise, c'est sa barbe de trois jours, sombre et drue. Piquante. J'espère que sa femme aime les ronces.

En haut, je me sens chez moi. La route se termine en cul-de-sac entre deux maisons totalement différentes de taille comme d'aspect. La première que l'on aperçoit en montant est typiquement corse. C'est le mot qui me vient à l'esprit, oui. Typique. Étroite et haute, deux étages à vue d'œil et peut-être des soupentes. Des murs en pierres apparentes tâchés de petites fenêtres aux volets bruns clos. Une place de parking. Un jardin derrière. Trop beau pour être vrai. Elle a l'air d'être vivante, immuable et insouciant. Coquette même.

Quel contraste avec l'autre qui se dévoile tout à coup lorsque j'arrive au sommet de la butte ! Surgie sur ma droite d'une haie de noyers et de buissons échevelés, large comme ma mère, rose, crépie et carrée, avec un parking rocailleux en guise de jardin. Une Peugeot 504 pick-up attend sagement garée devant. Je ne vois pas d'entrée, hormis une porte à l'étage donnant sur le vide. Du pur Escher. Je me demande où ils ont rangé la corde à grimper.

Les deux ne vont pas ensemble. Ces maisons, ce village, la Corse tout entière, peut-être, c'est une histoire de conflits. Et on ne peut pas faire autrement que choisir son camp. J'espère de tout cœur être dans celui des pierres apparentes.

J'aime bien les pierres apparentes.

3

Casanova ne m'avait pas décrit la maison. En fait, cela faisait partie des nombreuses choses que Casanova ne m'avait pas expliquées avant de partir. Mais tout ça, je m'en rendis compte par la suite et par moi-même. J'avais foncé sur la simple assertion d'un séjour tous frais payés, vue ombragée et distributeur automatique de prunes en série. La Corse, c'était un de ces rêves qu'on ne peut refuser, surtout lorsque le boulot sert de prétexte aux vacances. Et à la délicate perspective de confronter mon gros cerveau de parisien au folklore et aux clichés locaux. La Nouvelle-Zélande attendrait l'année prochaine.

Je me rangeai dans la montée près d'un gros rocher oblong, derrière un break bleu délavé comme mon pantalon, et sortis humer l'air frais du village à la recherche d'un autochtone, un berger, une vieille, un gamin à vélo, n'importe quoi qui saurait m'indiquer la maison que je recherchais. Mais la placette était particulièrement vide. Seul le vent dans les noyers alentour me tenait compagnie. Pile ou face ? Non. Le claquement de ma portière venait de déranger un papy à la moustache fournie et blanchie autant que ses cheveux, aux yeux durs et aux bajoues ridiculement tombantes. Une sorte de Gabin glacial, grincheux voire grognon, je le vois passer la tête de derrière la 504, un

genou dans le gravier. Je ne l'avais pas remarqué, lui si. Mon premier contact, rencontre du premier type.

« Bonjour ! La maison Lucciani, s'il vous plaît ? » Il tempore un peu, histoire de voir si je me livre, cherche à attraper mon regard pour forcer un duel. Moi je fais mon touriste. Sans me répondre, il tend un doigt écarlate et boudiné vers la petite demeure aux pierres apparentes. Je lui souris sans rien attendre de plus.

Tant mieux. La grosse maison rose n'avait rien à faire dans mon rêve éveillé de vacances parfaites, pas plus que son occupant renfrogné. Je crois bien que mon inconscient me mettait en garde. Ce n'était pas la représentation que je me faisais de mon début de séjour en ces lieux mille fois fantasmés. Je ne sais pas, elle avait l'air comme habitée par des fantômes. Autant éviter de me prendre la tête dès mon arrivée. Ça finirait par me tomber sur le coin de la joue bien assez tôt. Cette porte ouvrant sur le vide servait peut-être à quelque chose finalement, comme balancer les étrangers trop curieux... Remerciant mon Gabin de la main, je lui tournai le dos sans traîner pour me diriger vers la maison Lucciani. Ne voyant pas de porte de ce côté, je traversai ce qui devait servir de parking, une estafette blanche, genre C4, y répandait son huile, encerclé par deux massifs de fleurs ma foi bien entretenus, me rassurai en jetant un œil sur la boîte aux lettres, ignorai le petit sentier de terre qui descendait vers le jardin au relief accidenté, et grimpai les trois marches qui vous amenaient à l'entrée, sur le perron en pierre de la bâtisse.

« Bonjour ! »

Pas le temps de respirer, pas le temps de profiter, d'embrasser la vue, d'emmagasiner les émotions qui se détachent de la maison. L'agression venait de la bicoque d'en face. Un jeune

cadre dynamique sorti tout droit d'un club de rencontres s'affairait sur une table de jardin, entouré d'un monceau de clous, vis, tenailles, pièces de mécanique plus ou moins rouillées. Le voisin en quelque sorte. Je ne m'étais pas trompé : les deux maisons, et d'autres, étaient séparées par un sentier intérieur pavé, celui-là même qui courait parallèle à la route, et chacun possédait son muret de pierres, sa petite barrière en bois délimitant son terrain comme dans la Comté du hobbit. La mienne, de barrière, ouvrait sur de larges marches qui rejoignaient le perron où je me trouvais présentement. Je me dis que j'aurais dû arriver par ici, monter ces marches-là. C'était la bonne chose à faire. J'aurais tourné le dos au voisin, gardant cette seconde de découverte si importante pour moi tout seul ; j'aurais eu la sensation courtoise d'arriver en invité, de faire les choses dans le bon ordre. Là, je venais par derrière, comme un voleur, et ma première vision était pour la baraque d'en face et son (nonobstant sympathique) pensionnaire.

Bon, autant assumer mon statut jusqu'au bout. Je hochai la tête en souriant aimablement pour toute réponse. D'ordinaire, je joue le gars qui n'a peur de rien, qui a la loi pour lui et c'est vrai en un sens. On nous apprend ça à l'école de police. C'est comme face à un chien. Il faut montrer d'entrée qui est le boss. Mais de nouveau les recommandations de C. m'avaient retenu de commettre un impair.

« Vous cherchez quelque chose ?

- Oui, les clés. »

Un peu rude, comme entrée en matière. Ce pauvre homme n'avait pas l'air méchant. Un voisin serviable, ça peut toujours être utile, surtout si vous avez besoin d'une vis qui n'est plus

fabriquée dans le commerce depuis 1962. Allez, fais un effort. Un tout petit effort.

« A priori j'ai trouvé, je suis au bon endroit, merci, me détendis-je en pointant la porte d'entrée du doigt.

- Ah bien ! Jean-Pierre Berard, je suis le voisin. »

Non, sans blague ?

Je sais ce que cela veut dire ce genre de remarque innocente : cela veut dire « Et vous ? Vous êtes qui ? Vous venez faire quoi par ici ? Je ne vous connais pas. Si vous avez vraiment besoin de cette vis, vous feriez mieux de satisfaire ma curiosité, mon gars. » Ce golden-boy des champs m'a l'air assez inoffensif. Pas l'archétype du poseur de bombe nationaliste en tout cas. Après évaluation, je décide d'employer la méthode du type hautain. S'il veut savoir, il n'a qu'à demander ; moi, je sais pourquoi je suis là.

« Enchanté ! » réponds-je civilement en me dirigeant vers la porte en bois massif sans plus lui accorder d'importance. Silence. Ça marche. Je vais bien réussir à entrer dans cette maison, nom d'une pipe ! J'ai besoin de me reposer d'un coup. La chaleur d'une fin d'après-midi, les dernières minutes de caresses solaires.

« Vous êtes pas de la famille, si ? (Sic)

- Non. »

Je fouille la poche de ma chemise. À porte massive, clé massive. Comme dans les films, ou à la campagne. Ça tombe bien. Je m'attends à une bouffée de réminiscences pagnolesques, les rayons du soleil à peine déclinant qui dessinent des traits fins sur le carrelage par les interstices des volets, l'odeur sèche du bois enfermé depuis longtemps, les volutes de poussière qui n'attendent qu'un brin de vent pour s'égailler dans les airs. J'ai cette pensée impie et volage, que personne ne peut me dérober,

d'être enfin chez moi. Cela ne dure qu'une seconde, c'est comme lorsque vous régressez, que vous vous remémorez un souvenir enfantin particulièrement agréable, tout ce qui vous fait regretter d'être adulte.

Je sais, je sais, pour l'action dramatique, il aurait fallu que j'arrive au crépuscule, décrivant le village dans l'ombre, son atmosphère ambiguë, ses silhouettes menaçantes dans l'obscurité alors que la nuit s'est installée : c'est un fait, en août, et en montagne, les jours commencent à raccourcir et ça fait un sujet de discussion de plus entre voisins. J'aurais dû entrer précipitamment dans la maison et m'allonger sur le lit au premier étage pour m'endormir aussitôt tellement j'étais fatigué par ce voyage. Ça aurait évité tous ces raccourcis, ces trous dans mon récit (« Mais qu'a-t-il fait jusqu'au lendemain matin ? »). Ça aurait été bon pour la narration.

Bon, pour une véritable action dramatique, je devrais plutôt parler de mon expérience dans les banlieues face à de jeunes sauvageons désœuvrés, plutôt qu'à résoudre le mystère d'une dame tombée dans ses escaliers au cœur d'un paisible village corse.

Tant pis pour l'action dramatique, je ne suis pas scénariste pour la télévision. Je raconte les choses que j'ai envie de raconter.

À SUIVRE....